

La méfiance dégoûtée qu'inspire une maison de location. On se sent obligé de relaver toute la vaisselle.

Cette année, nous avons le plus joli bungalow du cottage. Celui avec la terrasse, le porche, le grand fauteuil à bascule. À l'intérieur, les pièces sont minuscules et les matelas rachitiques. Dans chaque chambre, une bible dans le tiroir de la table de nuit. Les filles ont deux lits jumeaux, nous un petit lit à deux places. Une toile métallique double portes et fenêtres. Le cottage compte onze bungalows plus ou moins identiques. Cordes à linge. Mobilier d'extérieur en plastique blanc.

Partout sur la presqu'île, des massifs de petites roses.

Restaurant à Truro. Nappes blanches, bougies, odeur de coquilles Saint-Jacques. La serveuse donne aux filles de quoi faire du coloriage en attendant les plats. Au retour, Bill écoute le match de base-ball à la radio. Les Red Sox (Boston) menaient quatre à zéro à l'aller, mais les Yankees (New York) ont marqué six

points pendant le dîner. Sophia chantonne, Lina s'endort. Les phares éclairent des maisons blanches en bois.

Toute la nuit, un vent tiède et collant, le claquement mou des stores contre les vitres. Réveillée à cinq heures, je sors de la chambre sur la pointe des pieds. Je mets de l'eau à chauffer pour le café. Dehors, le jour se lève. Le ponton de bois sur la dune, comme dans un tableau de Hopper. Les herbes hautes sur le sable et la mer, tout au loin. Le vent agite les parasols fermés.

Retour du bain avec les planches, les serviettes, les raquettes et les balles en mousse. On répète aux filles de s'essuyer les pieds avant d'entrer dans la maison. Elles se bagarrent pour passer en premier sous la douche. On étend les maillots sur le fil. Il fait très chaud, grand vent. On déjeune sur la terrasse, mais il faut tenir son assiette en carton, sa serviette, le verre et même les couverts en métal, autrement tout s'envole.

Lina fait semblant de dormir :

—Krrrrr... Pschhhhhh!

Les murs sont fins comme du papier.

Du lit, je contemple un insecte écrasé sur le mur, près de la fenêtre. Je pourrais l'enlever avec un mouchoir mais j'ai la flemme de me lever.

Six heures du soir, cerfs-volants, odeur de sel et de barbecue. Sur le ponton qui relie le cottage à la dune, de larges fauteuils de bois, avec de grands accoudoirs sur lesquels on peut poser un verre.

Un couple de lesbiennes occupe le bungalow que nous avions l'année dernière. Elles ont deux petites filles, Anna et Andréa, chacune un peu plus jeune que Sophia et Lina. Amitié instantanée entre les quatre fillettes.

Minuit. Bill pose une main sur ma hanche. Je me dégage en marmonnant, comme si je dormais.

Huit heures. J'ouvre la porte d'un mouvement rapide pour éviter de la faire grincer. Après le ponton de bois, j'enlève mes sandales et je les porte à la main. Je suis la seule à marcher sur la plage pendant des kilomètres. Les autres vacanciers se contentent de chercher des coquillages, de s'asseoir sur un pliant. Vers dix heures, je regagne le bungalow. Bill et les filles prennent leur petit-déjeuner sur la terrasse.

Rêvé que j'avais fait livrer mon canapé-lit ici, au cap Cod. Comment allais-je faire pour le rapatrier à Paris ?

Le caddie du supermarché est équipé de deux sièges pour enfants. Sophia et Lina se laissent promener comme deux souveraines dans les larges allées, pointant du doigt bonbons au beurre de cacahuète, muffins, céréales au chocolat.

Les caisses du supermarché sont tenues par des étudiantes d'Europe de l'Est. Elles obtiennent un visa pour l'été, travaillent six jours sur sept, sont logées dans des dortoirs.

Gull Pond, lac au milieu des bois. Une baignade familiale bon chic bon genre fréquentée par des avocats du New Hampshire, de la bourgeoisie bostonienne, des Canadiens francophones. Au-delà des cordes qui délimitent la baignade, on peut louer des pédalos. Les filles plongent du ponton en prenant Bill à témoin: «*Daddy, look!*»

Devanture à Wellfleet: cartes postales, paréos, coquillages peints, planches de surf, bonbons à l'eau de mer, matelas pneumatiques rouges en forme de homard.

Les Red Sox ont perdu un à sept. Il y a deux matchs par jour d'avril à octobre, soit cent soixante-deux par an. À Paris, dès l'ouverture de la saison, Bill s'informe des scores sur Internet.

Au dîner, thon grillé au barbecue. Pour le dessert, on pique des marshmallows sur des fourchettes et on les laisse rôtir au-dessus des braises encore chaudes. Il faut que le marshmallow soit légèrement fondu, doré mais pas brûlé.

La maman d'Anna et d'Andréa nous offre un verre de vin. Ses filles lui ressemblent, surtout la petite. Sa compagne –le père– est repartie dimanche soir pour travailler lundi matin, quelque part dans le New Jersey.

Dans les cliniques du sperme, une femme peut se faire inséminer plusieurs fois la substance du même donneur, afin d'avoir des enfants assortis.

Couple d'obèses dans un autre bungalow. Chacun pèse entre cent cinquante et deux cents kilos. Ils ont les genoux en X, leurs pieds semblent minuscules. Ils vacillent sur leurs jambes, comme de très jeunes enfants.

Je croise parfois Bill dans notre chambre. Nous ne nous sommes pas touchés depuis notre arrivée. Quand je me lève le matin, il marmonne en me cherchant à tâtons, mais j'ai déjà filé. Le soir, je m'écroule de sommeil pendant qu'il lit le *Boston Globe*.

Les Red Sox ont gagné huit à cinq. S'il leur arrive de gagner des matchs, ils perdent systématiquement la saison. Leur dernière victoire remonte à 1918. En 1920, le propriétaire de l'équipe vend le joueur fétiche, Babe Ruth, aux Yankees de New York pour la somme de cent mille dollars. Les Red Sox n'ont plus jamais gagné. Depuis plus de quatre-vingts ans, défaites après défaites, leurs fans leur conservent un soutien inébranlable. Ils leur trouvent toutes sortes d'excuses: tel joueur vedette s'est cassé la jambe, les Yankees sont très en forme... Ils espèrent toujours que cette année sera la bonne.

Visite à Mrs Muller, dans une maison splendide à Truro. Sophia regarde obstinément le bout de ses sandales, Lina arbore un rictus embarrassé. Tout le monde prédit qu'elles seront belles.

Dans les rues de Provincetown, des couples homosexuels des deux sexes se tiennent par la main.

Quelques drag-queens en porte-jarretelles. Les filles posent des questions. Elles veulent savoir pourquoi Anna et Andréa ont deux mamans et pas de papa. Bill me laisse répondre. Je parle de goûts – vanille, fraise, chocolat. Leur silence incrédule à mes explications.

PJ's [*pidjays*], restaurant familial, des tables en formica. On choisit son homard vivant dans un grand bac. On passe le reste de sa commande au comptoir et on retourne à table en attendant d'être appelé par un numéro. Ils font de l'excellente soupe aux palourdes (*clam chowder soup*), des coquilles Saint-Jacques frites, du calamar, des *onion rings* et des crevettes farcies. C'est servi dans des assiettes en carton – sauf le homard, servi dans une assiette en plastique, avec un bavoir en plastique et, contre un dollar de caution, un casse-noix.

Nos voisins de table mangent des hot-dogs et des hamburgers. Il y a le père, la mère et trois garçons très rapprochés en âge. Les fils, costauds, crâne rasé, répliques exactes du père: cils couleur maïs mûr, yeux bleu acidulé. Tous mangent les yeux fixés sur leur assiette, avec une gravité méfiante. Sauf le plus jeune, il n'a plus faim. Il est assis sur les genoux de la mère. Elle aussi a terminé. Elle lui agace amoureusement l'oreille avec les incisives et lui regarde au loin, et le père ne regarde nulle part.

Marée basse. L'océan a laissé sur le sable des paquets d'algues vertes comme des boules de cheveux.

Il y a des flaques immenses, des bateaux en cale sèche, un vent lourd et gluant. Il va faire chaud aujourd'hui.

À Gull Pond, une femme désigne mon paquet de cigarettes avec une timidité avide – elle peut ? Elle regarde de tous côtés avant d'actionner la molette du briquet. Il ne s'agirait pas que ses enfants la surprennent en train de fumer.

Six heures du soir, sur la dune. Les filles creusent un trou dans le sable. Elles voudraient creuser jusqu'en Chine.

Lina s'entaille le doigt en voulant éplucher un concombre. Je désinfecte l'écorchure, je mets de la crème, un pansement. Elle adore : « Tu es comme une maman ! » Je suis comme une grande personne qui s'occupe d'un enfant et je le lui dis, d'ailleurs elle le sait bien. Elle a vite fait de me remettre à ma place lorsque j'insiste pour qu'elle s'enduisse d'écran total avant de sortir jouer : « D'abord, c'est pas toi ma maman ! »

Sophia, songeuse : « Qu'est-ce qui est le plus important, le père ou la mère ? »

Je n'ai jamais rencontré l'ex-femme de Bill, mais j'ai rêvé que je la reconnaissais dans la foule. Elle ressemblait à Sophia.

Le cottage donne sur la baie. Au-dessus de la mer, de grands oiseaux gras comme des oies. De l'autre côté de la presqu'île, c'est l'océan, le vrai, avec

de grandes vagues qui s'élèvent, s'abattent comme des filets, vous engloutissent dans un silence assourdissant, vous agitent comme un tambour de machine à laver avant de vous laisser tout sonné, dans un reflux d'écume. Les filles n'aiment pas l'océan. Ça leur fait peur, ce déchaînement.

Bill: «J'ai une mauvaise nouvelle.

—Quoi?

—Les Red Sox ont perdu.»

On achète nos glaces dans une boutique peinte en rose façon *American Graffiti*. Au-dessus de la porte, un appareil distille des bulles de savon. Elles éclatent dans la main. Les glaces sont servies avec bonbons, fruits secs, céréales ou dragées. Sur la route du retour, coucher de soleil orange.

Après le déjeuner, les filles sortent jouer avec leurs amies. Bill me caresse les seins pendant que je fais la vaisselle. Nous aurions le temps mais je me lance dans le ménage, j'astique à fond la paillasse de la cuisine, avec un affairement tête. Sans un mot, Bill va dans la chambre. Il ferme la porte.

En voiture, c'est à qui repérera une plaque d'immatriculation du Québec, avec sa devise nationale, *Je me souviens*.

Baignade à marée basse. L'eau laisse entre les doigts comme de la glu.

Toujours cet insecte écrasé sur le mur, près de la fenêtre.

Hommes et petits garçons portent des caleçons de bain très larges qui leur descendent jusqu'aux genoux. Les femmes ont sous les tee-shirts de grosses mamelles qui tressautent et, aux ourlets de leurs shorts, de jeunes enfants qui s'agrippent en pleurant, la bouche pleine.

Sophia: «Ça sert à quoi, la vie?»

Gull Pond, vent frais, libellules bleu lavande. On loue un pédalo.

Anna et Andréa repartent dans le New Jersey. Sophia recopie leur adresse sur un petit calepin orné de fleurs.

À Provincetown, sur le trottoir, une femme éléphantesque, au moins deux cents kilos, conduit une moto piétonnière pour handicapés. Deux amies la suivent à pas lents.

Neuf heures du soir. Sophia lit *Vingt mille lieues sous les mers*, Lina s'endort sur le canapé. On n'entend que le vent, et les froissements du papier quand Bill tourne les pages du journal.

Sur la table, une chaussette sale, un tricotin, les pages sport du *Boston Globe*, un numéro de *Minnie Mag*, un cahier de devoirs de vacances.

Les jours passent, et les nuits. Le vent gémit dehors et fait claquer les portières grillagées. Bill lit dans l'autre pièce puis il vient se coucher. Je lui tourne le dos. Il pousse un bruyant soupir. À travers les stores blancs, le réverbère verse dans la chambre une pénombre laiteuse.

Bill ne se rase plus. Il s'est arrêté de fumer. Il rumine du chewing-gum ou garde entre les lèvres un fume-cigarette en plastique, on dirait un vieux bébé mâchonnant sa tétine.

Les Red Sox ont perdu le premier match quatre à treize, le second deux à sept.

Une année, on a profité d'un orage au milieu de la journée, mais Lina est entrée, il n'y avait pas de verrou, on a remonté le drap en catastrophe. Lina voulait savoir pourquoi on était nus pour faire la sieste.

Au couple de lesbiennes a succédé une famille ordinaire. Le père, grand, calvitie, des poils jusque sur les omoplates, la mère encore pas mal. La fille aînée ressemble à la poupée Skipper et la plus jeune, dix ou onze ans, porte un bikini rose fluo. À la plage, elle regarde constamment dans notre direction mais Sophia fait la fière : elle trouve le bikini rose fluo ridicule.

Bill prend la voiture pour aller acheter de la bière mais il revient bredouille. Il avait oublié qu'une loi du Massachusetts interdit la vente d'alcool le dimanche.

Ciel bas, grondements de tonnerre. On étouffe. Je vais d'une pièce à l'autre. Je ne me trouve bien nulle part. Les filles aussi traînent leur ennui : «*Daddy, what can I doooo?*» Il fait si chaud que l'on se passe des glaçons sur le corps. Les filles se couchent en slip.

Nuit d'orage, impossible de dormir. Bill voudrait que j'arrête de bouger. Je me lève et je quitte la pièce à tâtons mais Bill allume la lumière, il ne peut pas dormir non plus.

Promenade matinale à marée basse, je marche, mes sandales à la main, sur les ondulations du sable. Au loin, la Pilgrim Tower de Provincetown. Je marche pendant une heure puis je remonte vers le cottage. Le voisin est installé sur le ponton, le journal sur les genoux, la chope de café posée sur l'accoudoir. Nous nous saluons.

Midi. Les voisins sont installés à quelques mètres de nous sur la plage avec pliants, matelas pneumatiques, *boogie boards* et cantine isotherme. Leur fille, la plus jeune, jette des regards en direction de Sophia, qui fait mine de l'ignorer. Sophia s'ennuie, mais elle est trop timide et trop fière pour lier connaissance.

Affreuse odeur d'égout. Il paraît que c'est la marée.

Longues minutes dans la pénombre. Le réverbère derrière le store. Bientôt, Bill se met à ronfler. Le vent gémit, il fait très lourd. Je me lève pour aller dans la salle. La porte de la chambre des filles est ouverte. Dans son sommeil, Lina répète à toute vitesse : «*Wait, wait, wait, wait, wait!*»

À la lisière de l'eau, petits cailloux, éclats de coquillages qui piquent la voûte plantaire. Plus haut, le

sable est sec et chaud, les pieds s'y enfoncent comme en rêve.

Après le dîner, j'invite les filles des voisins à manger des marshmallows fondus avec nous. Emma et Caroline viennent de l'Ohio. Bill et moi entretenons la conversation pendant que Sophia fait semblant d'être absorbée par le morceau de guimauve au bout de sa fourchette. Quand les petites voisines ont regagné leur bungalow, le père se met à sa porte, nous observe à distance.

Colères de petites filles. C'est tantôt l'une, tantôt l'autre. On mange dans un silence contraint.

Impossible de faire démarrer mon lecteur de CD-ROM. Bill ne trouve pas l'origine de la panne mais il qualifie son intervention d'échec positif. Ça veut dire qu'on n'a pas bousillé tout le système, le statu quo est maintenu.

Le temps se couvre. Sur la plage, le vent agite les hautes herbes et les parasols.

Je rêve que Lina se penche au-dessus de mon ordinateur, la salade de fruits dans les bras. Je me jette sur l'ordinateur en criant « noooon! », comme si je tombais du dixième étage.

Un sémaphore blanc luit sur la plage comme une étoile de Noël. Trois heures trente. Dans le frigo, je retrouve la salade de fruits vue en rêve. Je la termine sur un coin du canapé, le saladier sur les genoux. Ça me donne froid.

Page de publicité dans le journal local. En promo cette semaine, des saucisses rouges et molles, photographiées en tas comme des pénis hors d'usage. Un dollar quatre-vingt-dix-neuf la livre.

J'avais mis mon maillot à sécher sur le fil, la pluie l'a remouillé. Cinquième partie de Master Mind avec Lina.

Les filles font un scoubidou. L'année dernière, c'étaient les bracelets brésiliens. Elles se décorent les ongles avec du vernis lavable à l'eau. Elles collectionnent les autocollants, chiens, crabes, chevaux fluorescents. Elles passent des heures à les coller et à les recoller dans des cahiers plastifiés. Elles s'échangent parfois une image au terme d'infinites tractations. Lina veut savoir quel cheval je préfère. Il ne s'agit pas de répondre au hasard.

Le soleil est revenu. Pour le dîner, coquilles Saint-Jacques au barbecue. Sophia et Lina voudraient de nouveau inviter les filles d'à côté à manger des marshmallows grillés, mais on voit les voisins partir au restaurant, cheveux lavés, habillés de frais.

Après avoir snobé Caroline toute la semaine, Sophia cherche à présent à se lier. C'est trop tard, les voisins partent demain. Ils sont rentrés du restaurant. Caroline dégonfle son matelas pneumatique et le plie soigneusement. Elle répond aux questions de Sophia, qui la contemple, bras ballants. Caroline

est gentille et bien élevée mais on voit bien qu'elle est passée à autre chose. Sophia ne l'intéresse plus.

Bill a posé son livre et j'ai éteint la lumière. La chambre est comme paralysée. Il y a le réverbère, dehors. Une voiture passe sur la route. On pourrait découper l'atmosphère en petits cubes de silence compacts.

L'orage a grondé toute la nuit. Au matin, des trombes d'eau. Les voisins chargent leur voiture. La pluie s'est arrêtée, le sol est tout boueux. Grandes flaques d'eau entre les maisons.

Les filles ont trouvé deux escargots. Elles les mettent dans une boîte en plastique, on perce des trous dans le couvercle. On donne aux escargots de la salade et un grand coquillage rempli d'eau de la piscine.

Pour conjurer la pluie, on danse en cercle en scandant :

—Heya meya wo-wo-wo-wo! Haya meya wo-wo-wo-wo!

Pour une fois, les Red Sox battent les Yankees à plate couture, vingt-deux à quatre. Ils mènent le deuxième match quatre à un quand on arrive à Gull Pond. Je ne me baigne pas. Trop froid, trop de vent. Le ciel vire au gris foncé. On part avant l'orage, qui finalement n'éclate pas. Entre-temps, les Yankees ont marqué cinq points.

Au restaurant, Sophia supporte les gentillesses de Mrs Muller en pinçant les narines. Lina interrompt la

conversation : «*Daddy, what can I doooo?*» Elles ont sommeil, elles pleurnichent pour partir. Rentrées au bungalow, elles veulent jouer au rami.

Toujours cet insecte écrasé sur le mur.

Bill ferme son livre, éteint sa lampe, se retourne sur l'épaule. Je m'éclaircis la voix mais Bill a sommeil, est-ce qu'on peut en parler demain ?

Insomnie. Dehors, la nuit noire. Le réverbère allumé sur le ponton.

Maillot mouillé. Mon soutien-gorge fait deux auréoles sur mon tee-shirt. Nous sommes seuls dans la voiture. Bill dit qu'il a de la peine. À aucun moment il ne demande s'il y a quelqu'un d'autre. Écrit sur le rétroviseur : *OBJECTS IN MIRROR ARE CLOSER THAN THEY APPEAR*.

Score exceptionnel, Boston mène cinquante-quatre à sept. C'est un match historique. Bill a monté le volume. Il pousse des exclamations à chaque but, en même temps que la foule et le commentateur.

Sophia : «Est-ce que Dieu il existe?»

On emmène les trois enfants d'une amie de Muller dîner chez PJ's. Le gamin de sept ans bave sa nourriture sur son menton. Ses deux soeurs, onze et treize ans, se disputent le dernier *Harry Potter*. Elles lisent à tour de rôle durant tout le dîner —l'aînée surtout, qui picore distraitemment son hamburger et balance, sous la table, une longue jambe hâlée terminée par une tong à semelle compensée. Aucun des trois

enfants n'a quoi que ce soit à dire à Sophia et à Lina. Bill et moi, en bout de table, comme deux moniteurs de colonie de vacances.

Pour la première fois, je surprends Bill en train de se ronger les ongles. Il dissimule sa main sous le drap.

Tous les matins vers six heures, dans le bungalow qui borde la route, un type tousse et graillonne pendant dix bonnes minutes. Je ne l'ai jamais vu.

Sophia et Lina s'ennuient. À la plage, elles font mine d'ignorer la petite fille des nouveaux voisins, une gamine très jolie, très bronzée, qui regarde dans notre direction avant de lancer son hula hoop autour de sa taille. Assises sur un tronc d'arbre desséché, Sophia et Lina creusent le sable avec le gros orteil. Bill propose d'aller parler aux voisins et à leur petite fille, histoire de faire connaissance, mais Sophia refuse absolument. Lina, voix nasillarde : «*Daddy, I'm bored!*»

La tache que depuis le début des vacances je prenais pour un insecte écrasé sur le mur : un bout de papier peint décollé.

Les filles se sont endormies. Bill me propose un verre de zinfandel, s'ouvre une canette de bière. Il dit que je lui manquerai. Pour un peu, j'aurais envie de l'embrasser, que tout reprenne comme avant.

Promenade en mer sur un petit bateau de pêche. Le capitaine, un très gros homme, montre aux enfants des homards, des crabes, des oursins, des

araignées de mer et des étoiles qu'il extrait d'un grand bac. Bill prend des photos. Depuis qu'il sait que nous allons nous séparer, il ne me demande plus de poser avec les filles.

Finalement, c'est Lina qui a lié connaissance avec la petite fille au hula hoop. Elle lui fait visiter la maison. Je suis en train de lire sur le lit. Lina me présente. Elle juge utile de préciser que je suis une grande personne, pas une gamine.

Cindy, la petite fille au hula hoop, est originaire du Connecticut. On la revoit plus tard au lac avec ses parents. Le papa est brun et fin, la maman remarquablement jolie malgré des cuisses un peu fortes et des cheveux décolorés. Ils lisent, assis sur un grand drap de bain. Par moments, ils se parlent. Ils rient ensemble comme des amoureux.

*Le bungalow* a été publié dans le numéro 16 de la revue *Rue Saint Ambroise*.